

Elio Vittorini

Les hommes et la poussière

Traduit de l'italien et présenté
par Marie Fabre

NOUS

MMXVIII



Le nom caché de la communauté

par Marie Fabre

Deux voix se trouvent puis se rétractent dans le noir, une femme se voit vieillir aux côtés d'un homme qui ne la touche pas, des ouvriers jouent aux cartes en évoquant leur désert, ou crient des noms de villes dans la nuit. Autant de vignettes qui se détachent du recueil « Les hommes et la poussière », images fixes et voix dansantes, dans des récits qui oscillent entre la nouvelle et le poème en prose. Vittorini lui-même les avait réunis après guerre, sans doute parce qu'ils cristallisaient l'aboutissement d'une poétique élaborée à partir de la fin des années trente, un style fait de suggestions, de manque et d'invocations, apte à saisir « le sifflement de l'animal humain dans la solitude », son cri et son espoir. Le thème de fond de Vittorini, c'est toujours cette zone difficile du « commun » ou de la « réunion », rêve d'une dimension où viendrait se briser la solitude, communauté amoureuse, communauté humaine, communauté politique qui aime les désirs et les manques de chaque personne et fonde son appartenance au « genre humain ». Le texte est la figuration de cette béance rayonnante dont les images, les noms, les exclamations se chargent de catalyser l'énergie. Son revers est l'impossible qui nous renvoie sans cesse à l'absence ou à la séparation, mais chez Vittorini, le manque ou l'absence restent rarement sous leur jour négatif : ils sont un appel de la plénitude, une incitation à agir. Ce mouvement d'expansion est présent dans chacune des compositions par lesquelles nous avons choisi d'ouvrir le volume, qui propose pour la première

fois au public français l'intégralité de ses nouvelles des années trente et quarante, moment où Vittorini était au plus fort de son rayonnement et de son activité littéraire. C'est sous forme d'énigme qu'elles s'offrent au lecteur, relançant des questions, répétant des images qui ne font qu'ouvrir un peu plus le texte à chaque ligne, nous laissant sur le seuil de quelque chose : quelque chose qui ferait parler les hommes sans jamais être dit, quelque chose qui s'étendrait dans l'espace du dialogue, de la relation, du chœur, virtuellement, sans être défini. Ses personnages des nouvelles des années trente portent déjà en eux une latence, un élan qui les soutient dans l'amour ou dans l'enfance à la recherche d'un « prochain », mais il faudra attendre la fin de cette décennie pour que ces motifs acquièrent une réelle résonance collective. Les récits de la première période nous réservent cependant quelques pépites et viennent éclairer d'autres pans de l'imaginaire vittorinien, notamment son enracinement dans l'enfance (« Transformation », « Enfant qui se réveille ») et dans le conte (« Quand l'hiver commença », pendant de la fable réaliste et cruelle *Erica et ses frères*).

Conversation en Sicile a été, à la fin des années trente, le lieu d'expérimentation d'un langage essentiel, prophétique en cela qu'il cherche plus à porter la dynamique musicale d'une fureur ou d'un désir qu'à les résoudre sur le plan de la représentation. Les nouvelles de « Les hommes et la poussière », dont la rédaction est immédiatement successive à celle de *Conversation*, portent à leur paroxysme cette recherche sur les formes élémentaires du récit, se soutenant pour certaines presque uniquement par le dialogue dont Vittorini avait travaillé la technique à partir de ses traductions. Grand passeur, avec Pavese, de la littérature américaine en Italie à partir des années trente, il emprunte à Saroyan notamment la technique du dialogue répétitif, rythmé par ses élémentaires didascalies, à la fois dynamique

dans sa trame musicale et statique dans sa circularité. Ce que nous dit Vittorini de Saroyan pourrait ainsi tout à fait définir ses propres ambitions, la poétique qu'on le voit rechercher dès le début des années trente dans son travail musical sur la langue comme dans ses personnages populaires de plus en plus stylisés, qui viennent jeter les bases du néoréalisme d'après-guerre :

La terre est commune et l'homme se présente encore et encore, enfant ou adulte, toujours dans la même histoire, et avec une même intensité dans la jouissance, la souffrance, l'espoir et le désespoir, même s'il est parfois Arménien et parfois Finlandais, et parfois c'est un Écossais, ou un Juif, un Polonais, un Slovène, un Italien. [...] L'Amérique apparaît comme une réincarnation moderne de l'Asie de Haroun al-Rachid, San Francisco sonne comme Bagdad, et même la qualification d'un homme dans son métier, dans son travail de barbier, droguiste, vendeur de journaux ou conteur prend l'intensité suggestive qui est caractéristique du monde oriental ancien, « Mille et une nuits ». Mais littérairement, culturellement, Saroyan est aligné avec la culture littéraire la plus neuve du monde, pour lui, la culture de la langue dans laquelle il écrit [...]. Son image est élémentaire, mais elle s'impose, magique, en vertu du rythme qui la soutient et l'amène parfois à se répéter. Sa manière de dire les choses, son tempo en somme est très rapide [...], mais il avance en se livrant à des pauses obligées, à des cadences obligées, où il revient continuellement se mesurer à sa métaphore initiale. Et le dialogue est essentiel, sec, calculé pour donner aux figures une évidence; mais la ligne à ligne il sonne toujours comme si en lui variaient simplement les motifs de la composition¹.

Au-delà des techniques narratives, c'est toute la recherche d'une dimension mythique du récit, ou d'une synthèse de modernité et d'universalité, qui se projette sur l'Amérique. Dans le premier texte

de la section intitulée « Les hommes et la poussière », il s'agira ainsi pour Vittorini de « penser à chaque chose que l'homme a été », « Pyramides et Chine comprises », de trouver l'image qui évoque en une seule fois Babylone et San Francisco, le travail humain et la poussière.

Le tissage du dialogue est cependant incrusté chez Vittorini de petites pierres lyriques qui nous ramènent bien plus à la période de la *prosa d'arte* et de l'hermétisme italien des années trente — l'ensemble portant la marque d'une foi renouvelée dans la puissance évocatrice et incantatoire du « nom » : nom de ville, nom de l'aimée, nom caché. Chez Vittorini, ces éléments sont pourtant portés vers une autre efficacité. Dans chaque récit de ce début des années quarante, quelque chose se dérobe, s'échappe ou nous échappe parce que crypté sous la forme d'un nom qui n'est pas dit (c'est le « hum » qui résonne de *Conversation en Sicile* à la nouvelle « Les villes du monde ») ou qui est là pour dire autre chose, ou encore sous la forme d'une radio qui grésille. L'espoir est toujours indéfini, bien sûr, et l'évocation d'un désir collectif fonctionne d'autant mieux qu'elle ne détermine pas l'horizon utopique, mais il y a aussi, ici, le silence de plomb du fascisme, la figuration d'une parole empêchée. Rappelons que la poétique de *Conversation en Sicile* avait été forgée pour « dire sans déclarer » et échapper à la censure, et que le « nom » dont il est question dans « Le nom, les larmes », nouvelle qui a donné son titre à la première édition de *Conversation en Sicile* (1941) et qui précédait alors le roman, figure sans doute la liberté sous les traits de la femme absente. Le roman de Vittorini, qui explore les mêmes pistes poétiques en les traduisant à l'échelle d'un récit initiatique, avait si bien réussi qu'il resta pour toute une génération le classique de l'antifascisme, le « livre-Guernica » qui avait exprimé les angoisses et espoirs d'une époque, selon les mots de Calvino.

Les courts récits de « Les hommes et la poussière » forment un ensemble avec la section « Le nom, les larmes », dessinant la trame

d'une « autobiographie en temps de guerre² ». Vittorini y laisse percer les images d'un désarroi amoureux, autre solitude figurée par la « robe derrière la porte » qui reviendra hanter les pages de *Les hommes et les autres*. Mais, comme dans *Conversation*, il travaille aussi à former les symboles qui disent l'oppression et la nécessité de lui résister. C'est par exemple, dans la nouvelle du même titre, le « désert » partagé du fascisme, qu'il soit italien ou espagnol, car le fascisme est avant tout pour Vittorini ce qui sépare les hommes, socialement mais aussi intérieurement. C'est encore, dans un autre récit où apparaît Saroyan lui-même comme interlocuteur idéal, la métaphore de la « bête » qui aimante et attise nos peurs, alors qu'elle n'est qu'un autre nom du désir — selon Vittorini, seule la transmutation de la peur en désir nous met sur la voie de l'émancipation. Il s'agit alors d'apprendre à ne pas craindre la bête qui nous « enlève la pitié », de repérer en nous l'instinct vital et de le laisser parler jusque dans la férocité. C'est enfin le motif des balcons de Venise, des lumières de Sydney, d'Alicante ou de Babylone, d'une extension à la fois géographique et temporelle du symbole de la ville, qui fait que « San Francisco sonne comme Bagdad » — Vittorini entendait à ce moment-là le Bagdad des *Mille et une nuits*, son livre fétiche depuis l'enfance. Car dans ces récits, Vittorini est entre autres choses déjà en train de forger en pleine guerre l'un des grands symboles de l'après-guerre italien : celui de la ville, dont ces textes nous permettent aussi de retracer la genèse.

Le motif des « villes du monde » traverse ce pan de l'œuvre jusqu'au roman inachevé du même titre : les « villes du monde » avec leurs noms qui résonnent plusieurs fois ici, répétés par un chœur d'ouvriers, entendus à la radio, jusqu'à ce qu'on les retrouve dans un texte du *Politecnico* où Vittorini nous dit qu'elles symbolisent « l'espoir inavouable que nous retrouverions en elles, si un jour nous les visitions, tout ce qui en l'homme apparaît déjà englouti par les déserts. » Cette métaphore de la communauté humaine symbolise tout ce qui

relie déjà les hommes, mais surtout ce qui doit encore advenir, elle fait se rejoindre le passé immémorial et l'avenir d'un « être ensemble » toujours à fonder.

Pour Vittorini comme pour tant d'autres, ce rêve a pris le nom de communisme. Notre recueil passe ainsi par les récits des années 1943-45, en partie publiés dans la presse communiste clandestine dans laquelle Vittorini, qui était alors dans les GAP (« Groupes d'action patriotique ») milanaïsi, a eu un rôle important pendant l'occupation. Comme dans *Les hommes et les autres*, qui fut en Italie, en 1945, le premier roman de la résistance, la ville est alors terrain occupé, quadrillé, divisé, champ de ruine et champ de bataille. L'après-guerre sera le grand moment de Vittorini. Il y fonde en 1945 *Il Politecnico*, la revue qui a cherché à se faire le laboratoire d'une nouvelle culture antifasciste et de s'attaquer à rien de moins qu'à « l'unique grand problème du bonheur humain ». Elle cessera de paraître en 1947 après une querelle opposant Vittorini et Palmiro Togliatti, chef du Parti communiste italien, sur le terrain des rapports entre culture et politique. Entre temps, Vittorini sera devenu le modèle d'un communisme inquiet, figure incontournable qui influencera notamment le groupe de la rue Saint-Benoît en France.

Quand on retrouve le symbole de la ville dans les textes de la revue, on sent qu'il est devenu un projet, une aspiration qui demande des actions concrètes. « Les villes du monde » est en effet le nom d'une rubrique que Vittorini voulait alimenter régulièrement, une rubrique accompagnée d'images qui, avec un langage didactique bien différent de celui des récits, aurait dû avoir la fonction d'aborder à chaque fois, à travers une ville symbolique, un visage ou un problème particulier du travail et du progrès humains. Alors qu'est encore projeté sur New York le mythe de la ville-monde, où des hommes de tous bords et de toutes origines sont pris dans une unique énergie constructive, Chartres témoigne au contraire de la mort d'une communauté dès

lors que s'éteint le feu du projet ou de la culture qui la porte. Ces deux villes sont, toujours de manière métaphorique, des miroirs tendus à la reconstruction. Retrouver et traduire ces textes inédits du *Politecnico*, c'est à la fois montrer les métamorphoses du symbole de la ville, qui est au début des années quarante cet espace utopique que quelques personnages rêvent de loin, pour devenir dans l'après-guerre l'emblème d'un espace politique à construire, et rappeler à quel point l'écriture de Vittorini se déploie toujours à l'intérieur d'un contexte. Les nouvelles de la résistance et de l'immédiat après-guerre en sont bien sûr un exemple évident, avec des résultats souvent inégaux. Cependant, il est remarquable que même les nouvelles les plus liées à un engagement idéologique gardent les caractères les plus affirmés de la prose de Vittorini : figures enfantines de « La vengeance de Rubino », incessants dialogues du « Garçon né en 25 » et des « Servitudes de l'homme ».

Ce volume devrait donc permettre au lecteur de passer d'une phase à une autre de la production de Vittorini, en le faisant plonger dans son laboratoire poétique, qui évolue au cours des années trente vers des formes de moins en moins classiques, pour aborder à un langage symbolique, plein d'ironie et de non-dits, où se mélangent pourtant des éléments de réalisme de plus en plus prégnants au sortir de la guerre. « Les hommes et la poussière » joue également ici le rôle symbolique d'une frontière aussi idéologique que poétique. L'ordonnement chronologique des nouvelles nous donne en effet à découvrir, en filigrane, une histoire politique de l'Italie du XX^e et de ses intellectuels, dont Vittorini est un exemple à la fois exceptionnel et exemplaire : les premières nouvelles des années trente, dont « Mon octobre fasciste », singulier récit sur l'aventure manquée de la marche sur Rome du point de vue d'un adolescent provincial enthousiaste, tout comme l'impressionniste « Enfant qui se réveille » sont publiées

dans *Il Bargello*, revue florentine fasciste qui accueille dans ses pages le groupe des « fascistes de gauche » dont Vittorini fait alors partie avec ses amis Vasco Pratolini, Romano Bilenchi, ou encore Alfonso Gatto, qui passeront tous à l'antifascisme au cours de la seconde moitié des années trente. Vittorini amorce ce virage en concomitance avec la guerre d'Espagne, dans une prise de conscience progressive et collective qui le mènera jusqu'à la résistance et à l'adhésion au Parti communiste. Dans leur histoire éditoriale comme dans leur poétique, ces nouvelles portent donc les traces d'un parcours parfois méconnu en France et pourtant paradigmatique d'une partie de sa génération, du fascisme à l'antifascisme, puis, plus tard, du communisme à l'anti-stalinisme (on rappellera notamment son engagement en faveur des insurgés hongrois en 1956). Si cette adhésion a fait long feu (Vittorini est exclu définitivement en 1951, comme ses amis Marguerite Duras, Robert Antelme et Dionys Mascolo), dans son roman *Les villes du monde* Vittorini continuera à représenter l'alternance de la peur et du rêve d'une communauté humaine toujours à venir, toujours réticente à dire son nom et à figer son avenir.

1. Dans *Diario in pubblico* (*Journal en public*), Milan, Bompiani, 1957, p. 90-91. Vittorini présente ce texte sous le titre « Autobiographie. La 'manière de se comprendre' que fut Saroyan ».
2. C'est sous ce titre qu'apparaissent des extraits de ces récits dans le même *Journal en public*.

I.

1932-1939



Transformation

À cette heure-là, dans le petit village, presque personne ne s'activait. Les marins du bateau se tenaient, silencieux, leurs jambes pendant de la rambarde de la poupe, et ils regardaient en crachant dans l'eau verte du fleuve. D'autres hommes dormaient sous l'auvent de la gare, entre les sacs de caroube que le train-marchandises du lendemain emporterait. D'autres encore, pieds nus, jouaient aux boules sur le terrain derrière la remise; c'étaient les habitués marins désœuvrés de ces voiliers amarrés entre la petite île et la rive opposée, ou alors des charretiers de passage.

Étendue sur sa chaise-longue, la femme du chef de gare lisait Zévaco; depuis deux jours étaient arrivés les messieurs qui venaient à chaque mois de septembre finir leur saison de vacances et de bains : cette Matilde d'Albertis et ces deux jeunes, Bobi et Paolo, qui se la disputaient; et puis cette autre, qu'elle avait entendu appeler Marcellina, et enfin la demoiselle qui conduisait l'auto, et l'homme à la pipe, celui du gramophone; ils s'étaient baignés, ils avaient mangé dehors et maintenant ils bavardaient, de choses et d'autres, et ils fumaient. Elle aussi, la femme du chef de gare, elle s'était baignée et son maillot séchait, rouge et noir, pendu à la corde, tête en bas, avec le maillot noir et blanc de son mari. Quelle odeur d'algue ils dégageaient, ces maillots! Elle lisait, tournait les pages nerveusement, page sur page, mais dans sa tête il y avait cette Matilde d'Albertis et la joyeuse bande de ses amis milanais. Elle les détestait. Elle aussi était une dame et elle ne pouvait pas souffrir qu'ils ne fassent aucun cas de son existence. Elle aurait voulu se baigner avec eux, et s'asseoir

et rester avec eux... Parce qu'elle était jeune et belle. Et qu'elle était la seule dame du village. Et, obligée de rester ainsi, seule et exclue contre son gré, elle ressentait comme une arrogance ennemie autour d'elle, et en elle colère, et humiliation, et elle aurait presque eu envie de se mettre à pleurer.

Elle lisait. Mais l'air était plein de guêpes qui bourdonnaient. Et les maillots de « ceux-là » étaient trop gais, là où ils les avaient mis à sécher, alors que les siens pendaient comme des damnés.

Il y avait des maillots de bain mis à sécher devant chaque maison, et sur les terrasses et partout, en groupes. Verts, rouges, rouge-jaune... Dans leur jardin, les Ravalico somnolaient sur les chaises de paille. Autour d'une table couverte de raisin, les Perrotta écoutaient avec indolence un vieillard, et depuis la maison contiguë, les sœurs Marcantonio regardaient leurs ongles en essayant elles aussi, depuis le pas de leur porte, de comprendre ce que disait le vieux.

Partout piaillaient des poussins.

Le perroquet des Ravalico les observait, penché sur son perchoir, et de temps en temps il lançait un cri rauque, de grand-père, comme pour les houspiller. Alors un énorme chien attaché à une chaîne se réveillait de son sommeil, bondissait sur ses pattes, rugissait un instant et les oies et les poules décampaient à toute vitesse, en caquetant.

Il n'y avait que les bonnes pour s'activer vraiment. Dans la cuisine au-dessus de la gare, Margherita faisait la vaisselle et ne pouvait même pas chanter car le chef s'était étendu pour reposer un peu sa carcasse, et il ronflait. Mais elle ne savait pas rester tranquille et silencieuse, et elle regardait constamment à la fenêtre, constamment curieuse de ce qu'il y avait de nouveau au-dehors, dans le monde; elle essuyait et regardait. Et elle regardait vers l'embouchure, où Rosalina, plus chanceuse qu'elle parce que ses patrons mangeaient toujours à l'extérieur, avait fermé toute la maison et était partie à la plage avec le brigadier; comme elle était loin!

Dans la cuisine de l'auberge les deux filles avec des taches de rousseur faisaient elles aussi la vaisselle, l'une passait des assiettes à l'eau bouillante, l'autre les rinçait au robinet et elles non plus ne pouvaient pas chanter ; la patronne souffrait des nerfs et ne voulait pas de leurs rengaines, c'était déjà trop de supporter les bavardages et les musiques des clients.

Et c'est comme ça que dans chaque cuisine, des filles et des femmes qui faisaient la vaisselle pensaient au beau monde où les autres se reposaient, le monde clair et vert au frais du fleuve et de la mer invisible, où même la buraliste s'asseyait devant sa porte et ne faisait rien, c'est-à-dire son tricot.

Et tout à coup le son du gramophone s'éleva au-dessus du fleuve, comme un bruissement nouveau et surnaturel de l'eau ; et il commença à couler à travers les arbres. Stupéfaits, les poulets dressèrent leur petite tête à ce chant de coq exceptionnel. Et ceux qui étaient allongés parmi les sacs de caroube levèrent la tête et se mirent à écouter. Maintenant, devant leurs maisons, ils avaient tous le même but : écouter le gramophone. À la gare, où le son arrivait un peu lointain comme venant d'un bateau au large, la dame s'agita à la première note, croyant voir un reflet. Là-bas, dans les poivriers ruisselants de baies. Et cette fois Margherita se pencha vite à la fenêtre. Et le chef se leva, en proie une agitation libidineuse.

Tout là-bas aussi arriva un souffle du disque, à la plage où était Rosalina avec le brigadier, et on l'entendit jusqu'à la flottille déserte dans le bras du fleuve, entre l'île et l'autre rive. Les enfants rassemblés comme en complot autour de la chienne Sciaffusa en train d'enfanter l'entendirent aussi. Ils entendirent cette nouveauté éclatante de la journée. Et l'un d'eux s'élança hors de la grange.

« Gino, Gino... » l'appelèrent les autres.

Mais lui courait déjà tout droit sous la treille pour voir la musique.

« Il y a la musique, la musique » criait-il.

Il avait oublié qu'il s'agissait de la fameuse boîte avec le monstre, et sur ses petits pieds légers, il allait voir la merveilleuse musique de sauvages qu'il imaginait, avec trompettes et tambours et plumes vertes dans les cheveux. Il pouvait avoir quatre ans dans son petit habit bleu ciel. Mais quand il arriva en criant devant la table, il sentit le regard méchant de Marcellina, qui défendait le silence. Il sentit comme une terrible mort s'abattre sur lui en volant avec les yeux rapaces de la dame. Et il éclata en sanglots.

« Oh, mon petit ! » s'exclama alors Matilde, et elle l'attira à elle.

Elle le prit sur ses genoux, le caressant pour le consoler, et tout à coup il lui sembla elle aussi être une enfant.

Elle se souvint d'un jour ancien, quand elle était vraiment enfant, un après-midi de vacances comme maintenant. Deux garçons s'étaient battus pour elle et l'un avait tiré une pierre sur l'autre. Il l'avait frappé au front. Et l'autre était tombé. Avec un filet de sang sur le visage. Un merveilleux filet de sang qui jaillissait sans fin, comme s'il y en avait toute une pelote à l'intérieur du front. Et elle s'était penchée sur lui et l'avait embrassé et elle avait même dit qu'elle le choisissait comme mari pour le jeu.

Et elle pensa que le petit Gino n'était pas Gino mais Paolo. Bobi l'avait battu. Et, les yeux fermés, elle caressait Paolo, en se sentant fondre dans cette caresse, comme si ses mains coulaient. Bobi était derrière elle, lui qui avait tiré la pierre. Ne savait-il pas qu'elle pouvait le choisir, maintenant ? Si il le voulait. Et elle sentit qu'elle voyait clair en elle-même, pour la première fois ; mais elle fut tout de suite effrayée par ces choses étranges, qui étaient advenues en un si bref instant...

Puis Gino redevint Gino et l'existence reprit à nouveau sa tranquille obscurité. Où jamais on ne savait ce qu'on voulait. La reposante obscurité.

« Gino... Gino ! »

Une petite fille toute bouleversée était sortie de la grange pour

chercher le petit et l'appelait désespérément. Parce que Gino connaissait le secret de la grange, de cette chose qu'il ne fallait pas dire.

« Ginoooo...! »

Et quand elle s'aperçut que Gino était dans les bras de la dame, elle resta déconcertée, le souffle coupé, devant cette absurdité.

Jamais, jamais dans sa vie il ne lui était arrivé une chose pareille. Être dans les bras d'une dame. D'une vraie dame avec les bras nus, la robe de soie, et l'odeur de dame. Dans les bras d'une reine! Et la dame lui sourit, mais elle avait peur de s'approcher d'elle, parce qu'elle était peut-être une méchante petite fille qui serait punie de mort si la dame la touchait.

« Oh, Gino! Viens là... » murmura-t-elle.

« Il en est né un nouveau? » lui demanda Gino.

La petite fille s'enfuit, le visage en feu.

Et Gino pensa que maintenant quelqu'un le battrait.

« Ah, qu'est-ce qu'il y a? » lui demandait la dame, mais elle n'était pas fâchée, elle riait. « Qu'est-ce qu'il y a? »

« Je ne peux pas te le dire... Tu es une grande » répondit l'enfant tout bas, et il lui touchait le cou d'un seul de ses doigts.

Comme il était mignon! Elle était une grande...

« Mais non! » dit-elle tout bas, comme l'enfant. « Je ne te battrais pas, moi. »

Et cela suffit à Gino qui avait très envie de révéler son secret.

« Alors je te le dirai dans l'oreille » décida-t-il.

Et, lui prenant la tête avec ses deux petites mains, il lui parla, rayonnant de parler; dans un chuchotement de moustique, si doucement que Matilde ne comprit rien; mais cela n'avait pas d'importance. Puis l'enfant voulut partir, et il lui sembla, en le sentant glisser de ses jambes, qu'un étrange amant l'avait possédée, que c'était le garçon blessé de son enfance.

Enfant qui se réveille
(transcription narrative d'un tableau du même titre)

Je me souviens m'être réveillé pendant tout un été dans le plus beau pays du monde. Ce fut au début de mon existence, et dans mon imagination je suis né comme cela, au premier de ces réveils.

Dans mon sommeil j'entendais tout à coup chanter un coq. Dans mon sommeil c'était comme une flamme et lentement j'ouvrais les yeux, mais je les refermais. Seule ma tante s'était levée : je le comprenais à la lumière vive qui entraît dans la pièce d'à côté où ma tante dormait; elle s'était levée et elle avait ouvert grand les persiennes et je me demandais bien ce qu'elle faisait à présent, sans faire de bruit.

Ces choses me disaient qu'il était très tôt.

Je me rendormais et je rêvais : et chaque jour c'était le même rêve; je rêvais d'être devenu le coq et de faire cocorico. Puis à nouveau je me réveillais, et cette fois ma chambre était pleine du vert des persiennes fermées contre le soleil, comme une lumière de feuilles. La chambre était au rez-de-chaussée et immédiatement dehors il y avait une espèce d'aire où venaient les poulets et les dindons. Du lit je les entendais, mes amis les poulets, aller sur la pointe des pieds en regardant autour d'eux à chaque pas; ils picoraien et se chamaillaient, surtout mon grand ami le dindon, le plus bruyant quand sa colère éclatait.

Mais sur la persienne montait l'ombre de quelqu'un qui passait là-devant : voilà, ma tante était sortie de la pièce d'à côté et elle se promenait dans le jardin; elle se promenait seule, je le savais, et elle

allait s'asseoir sur le muret du fond. Elle se levait à l'aube, et elle était jeune et belle, vêtue de bleu, grande, et moi qui dormais avec la porte ouverte dans la chambre à côté de la sienne, je croyais qu'elle m'épouserait quand je serais grand.

Il n'était plus si tôt maintenant; on était en train de moudre le café en haut dans la cuisine; quelqu'un parlait dehors bien que sa voix fût lointaine dans l'air du matin et ce devaient être les jardiniers, mari et femme, qui saluaient ma tante et lui disaient que dans deux ou trois jours on aurait des pastèques déjà mures. On entendait aussi la voix de ma tante nommer les plantes et les fleurs.

Dans la maison aussi quelqu'un parlait à voix basse. Mais qui?...

Oh, si j'avais pu m'habiller! J'avais envie de courir dehors, là où était ma tante, et de lui demander de me tenir debout, droit sur le muret. De là on voyait la mer, cette eau énorme qui entourait le jardin.

« Qu'est-ce que c'est? » demandais-je.

« De l'eau. Tu ne vois pas? » répondait ma tante. « Mais elle s'appelle mer. »

Et je pensais que c'était une eau remplie de mer; c'est-à-dire de cette immensité, de cette solitude, alors que je savais comme l'eau de la bassine était blanche et brève. En ces temps-là rien d'autre n'existait que la mer, hors du jardin et tout autour. On marchait sur le silex où bêlaient les chèvres, et l'on rencontrait la mer. Si à la maison on parlait d'une personne que je ne connaissais pas, ou de la ville, je croyais qu'on parlait d'« elle ». Et « elle » était quelque chose comme moi. C'était « l'autre ». Comme moi qui ne me voyais pas encore dans la glace, où je voyais juste un enfant, et qui ne pouvais pas croire finir où finissaient mes jambes et mes mains. Et je croyais que les autres me voyaient dans l'immensité et dans la solitude, comme la mer. Qui étais-je? Qui étais-je? Cela, toutefois, je ne me le demandai peut-être jamais. Mais je sentais bien que j'étais une mystérieuse présence

dans tout le jardin et dans tout l'au-delà du jardin où scintillaient les pas sur le silex, beaucoup plus que maman et papa et que chacune des tantes, parce qu'en moi il y avait ce mystérieux « moi » qui me montait à la gorge, et je ne réussissais pas à admettre qu'il y eût rien de semblable en eux.

Peu à peu, presque dans chaque pièce, dans la maison, quelqu'un commençait à parler. Au-dessus de moi il y avait l'oncle Antonio, le frère de mon grand-père, qui marchait en pantoufles, et sa femme Pentasilea, comme je l'appelais, qui lui disait de changer de chemise.

« Tu m'entends, Antonio ? Il faut que tu en changes. Pas question d'être sale à ton âge, tu n'as pas honte ? Attrapes-en une, là, dans le tiroir en-dessous il y en a une avec des rayures... »

Et l'on entendait le craquement du tiroir, ouvert, refermé ; puis les pantoufles recommençaient à glisser, au-dessus de moi, dans tous les sens de cette chambre haute, où je n'étais jamais entré : elles glissaient légères, légères et si j'avais déjà vu quelqu'un patiner j'aurais pensé que là-haut l'oncle patinait. En tout cas c'est sûr qu'il dansait.

Je le détestais. S'il s'approchait trop de moi, parfois, avec sa face rendue argentée par la barbe, et méchante, je croyais qu'il voulait me manger. Et il était vraiment sans pitié avec moi. Il me semble presque qu'il a dû tenter de m'étrangler : aux temps du berceau. Il ne m'appelait jamais autrement que « pithécanthrope » et me faisait toutes sortes de grimaces. Je le sentais, présent ou absent, qui me gardait à l'œil ; comme s'il attendait que nous restâmes un moment seuls tous les deux, que les autres m'oublient, pour fondre sur moi et me dévorer. En écoutant, assis sur mon lit, son pas surnaturel, je tendais l'oreille, angoissé, pour entendre si jamais il sortait sur l'escalier. Mais j'imaginai que le soir on les enfermait à clé, lui et sa femme Pentasilea, ces parents dangereux ; c'est pourquoi je restais tranquille, mais sur mes gardes, et je souriais de nouveau à la maison, au jardin, qui se réveillaient, qui devenaient jour, au-delà de la verte obscurité de ma chambre.

La cage aux canaris avait été accrochée dehors et les deux petites bêtes sifflaient. Plus loin commençait le bruit des arbres, des feuilles et des oiseaux, et il s'en allait dans l'air, jusqu'à la mer. Ici et là s'avançaient des voix, elles passaient devant la porte grande ouverte de la chambre d'à côté, parlaient de l'arrosoir, du four, des maillots de bain. Et l'une d'elles entrait dans la maison en appelant tout haut, d'autres répondaient en se penchant à la fenêtre de l'étage, une autre s'enfonçait à l'intérieur, vers la cuisine, comme dans un puits.

Et c'était là le monde heureux où je brûlais d'entrer avec un bon fumet de café au lait qui montait au visage.

Tramway

Emilio était fatigué; sa journée avec les amis finissait, à huit heures du soir, par un congé cordial, tous rentraient chez eux où les attendait un dîner chaud et familial, entre maman et papa, ou épouse et enfants; il devait donc prendre le tram et rentrer chez lui aussi, en traversant les longues rues arborées, molles, froides de la première brume, et déjà solitaires, qui menaient aux quartiers de la périphérie.

Quelque chose le troubla : aucun de ses amis n'avait parlé de se retrouver, après le dîner. Puis au cours des autres soirées il comprit que ce n'était pas dans les habitudes de se retrouver, que ces heures après huit heures étaient celles qui restaient à consacrer à la famille, au-delà du dîner lui-même, pour emmener sa femme au cinéma, au théâtre, aller à quelque bal. Il lui fallait se résigner et laisser les amis en paix.

Désœuvré, légèrement fatigué par le beau soleil hivernal et les sympathiques bavardages de l'après-midi, encore un peu étourdi par le voyage, dégoûté par les nombreuses tasses de café prises dans les fréquentes pauses à travers les repaires de la ville, il n'eut même pas envie de faire les deux pas qui suffisaient pour prendre le tram au Duomo et il salua ses amis sous les magasins La Rinascente.

Le numéro 5 passa immédiatement; il monta et se retrouva serré dans une foule joyeuse, expansive, en partie formée par des familles et des couples, qui tous rentraient chez eux en parlant à voix haute, tous contents, comme des amoureux.

Beaucoup d'hommes s'assirent et il s'assit lui aussi.

Il regardait les visages, les cheveux, les mains posées sur les genoux, ouvertes ou fermées, et le mur noir de la rue derrière les épaules des gens assis, et de temps en temps un fanal, de la lumière enfermée dans les vitres d'une fenêtre ou entre les fentes d'un volet, une boutique, un restaurant éclairé.

Puis un carré irrégulier et perdu de réverbères passa dans le fond : une place; le tram allait vite; on vit à peine la fuite d'une ligne d'arcades, puis à un arrêt, contre la vitre embuée, le grand tronc d'un arbre. Sur le boulevard, déjà? Plus loin, plus loin, plus loin, le tram s'arrêtait toujours devant un tronc d'arbre et beaucoup de gens montaient.

Bientôt, la plate-forme aussi fut pleine de femmes, un vent glacial passait dans la voiture à chaque crissement des portes qui faisaient vibrer la vitre, le conducteur criait qu'il n'y avait plus une seule place et bientôt le tram fut annoncé complet.

Avec tant de gens debout devant lui, Emilio ne voyait plus la rue et il s'aperçut qu'il était le seul homme à être encore assis; tous les autres avaient offert un à un leur place aux dames qui entraient.

Il se leva lui aussi en invitant à s'asseoir une jeune femme, qui refusa.

« Mais oui, elle croit que je le fais à contrecœur » pensa-t-il. « Elle dédaigne ma place. Elle doit être là, debout, depuis un bout de temps, et je ne me suis pas levé... Elle me sourit d'un air ironique. »

Mais c'est une vieille femme du peuple qui prit sa place, crasseuse, portant sur ses jambes une hotte remplie, sans remercier.

« J'ai vraiment l'air malin » pensa-t-il encore en se sentant rougir jusqu'aux oreilles.

Maintenant, étant debout, il importunait encore plus la jeune femme, en la serrant contre les sièges.

« J'aurais mieux fait de rester à ma place. Elle doit penser que je me suis levé pour... la toucher. »

Il avait en effet une main contre la hanche de la dame et il ne parvenait pas à l'enlever. Il pouvait la mettre dans sa poche, mais il ne réussit qu'à la retourner sur le dos et, en la retournant, elle glissa vers le bas. Il sentait ce qu'elle avait de plus chaud et de plus doux sous l'étoffe moelleuse du manteau ; et quand il y eut un peu plus de place dans la voiture, il ne sut pas se détacher tout à fait de cette chaleur et de cette douceur : et pour garder le contact, il chercha les positions les plus maladroites.

Il y eut même un moment où, alors que le tram était secoué, il lui parut adhérer avec son propre corps osseux au dos de la dame. Et elle se retourna pour le regarder, lui mettre sous le nez son petit visage indigné et délicieux, en lui souriant aussi avec un je ne sais quoi de complaisant et de surnois.

Quelque chose tomba à terre.

La dame lança un petit cri, comme de douleur, et Emilio se pencha pour ramasser l'objet. Une patate ? Pour la ramasser, il dut passer son bras à travers les jambes de la dame, alors qu'elle se courbait un peu pour voir ce qu'elle avait fait tomber. Emilio se retrouva ainsi avec la joue contre la chaleur et la douceur précédentes ; de la main il effleura le mollet tendu, et alors une curieuse tentation le prit de serrer cette cheville. En ramassant la pomme de terre il pensa que la dame avait crié à cause de la honte qu'on découvre ce qu'elle portait dans son élégant paquet de papier brillant ; il se souvint qu'il avait lui-même considéré le petit paquet comme une boîte de gâteaux, pâtisseries, chocolat ou fromage ; si bien qu'il hésitait à laisser la patate par terre pour ne pas mortifier la belle créature, ou bien à se venger, en la mortifiant exprès, pour son petit sourire ironique et dédaigneux.

En fait, elle se demandait presque si ce jeune homme peu discret, mais plutôt beau garçon, n'avait pas jeté à terre « ce machin » dans le but d'observer ses jambes, et, quand Emilio se leva, le visage en feu, pour lui tendre la pomme de terre, elle ne sut pas contenir un éclat

de rire. Mais ils étaient décontenancés tous les deux; la pomme de terre avait l'air énorme, on eût dit qu'elle pesait un ou deux kilos; lui, honteux de la tenir dans sa main, regardait l'enveloppe intacte, galante, propre, et elle, embarrassée d'avoir à démontrer qu'elle ne pouvait pas lui appartenir, regardait autour d'elle comme pour en découvrir le légitime propriétaire.

Emilio pensait : « Que croit-elle, que c'est moi qui mets des patates dans mes poches? Ce ne serait pas impossible, ce soir mon repas est prêt mais demain soir, par exemple, il faut que je me le prépare et je porterai mes courses dans ce tram. Des patates aussi? Jamais je ne prendrai des patates, jamais je n'en toucherai... Du jambon, du fromage, voilà ce que j'achèterai, ce fromage âcre et léger qui me plaît, notre fromage de Tarvisio. Et puis j'achèterai aussi du beurre, et aussi des anchois... Mais cette mijaurée croit-elle vraiment que je puisse avoir des patates dans mes poches? Je ne peux pas avoir l'aspect d'un misérable; mon manteau est neuf, élégant, je l'ai eu cette année. Peut-être un peu allemand, un peu rigide, comme coupe; c'est vrai; mais en contrepartie ma chemise est brillante, mon faux-col est repassé, amidonné, à la française, comme cela se fait ici, et la cravate est bien nouée. Non, je ne sais pas, mais on ne dirait vraiment pas que je pourrais porter des patates dans mes poches.

En pensant à cela, il se regardait dans la vitre du tram qui faisait un peu miroir sur le noir profond de la route, il touchait son nœud de cravate, ajustait son chapeau, alors que la dame, de son côté, pensait, non moins préoccupée, qu'on pouvait la confondre avec une vulgaire fermière, juste bonne à porter des patates dans un carton de pâtisseries.

Tout à coup le tram s'arrêta, brusquement, devant un passage à niveau. La bonne femme à la hotte, qui semblait dormir, bondit sur ses pieds en parlant au receveur d'une voix rauque et se dirigea vers la plate-forme; comme elle tirait la portière, elle vit, en se retournant,

Emilio qui offrait encore la patate à la dame comme un bouquet de fleurs ; elle pensa qu'ils se moquaient d'elle, alors elle revint en arrière en grognant, attrapa sa patate, et, en remuant des hanches, elle se précipita hors de la voiture.

Alors le tram commença à monter sur le pont qui chevauche la ligne ferroviaire. On voyait en arrière-plan, le long de la ligne, les lumières rouges et vertes des signaux, innombrables, et ceux plus petits et brillants d'une gare. Emilio se rappela son village, la gare de Tarvisio, les lumières peuplant la frontière, les sifflements nocturnes des trains internationaux, la fumée des galeries, les jeunes filles allemandes dans les bars, les mineurs du Predil.

C'est ainsi que lui revint en mémoire la longue promenade qu'il avait faite à la veille de quitter son village, de Tarvisio à Fusine, jusqu'aux lacs de Weissenfeld, « une heure avec pieds » comme on fait là-haut huit kilomètres de chemin muletier à travers la montagne ; le froid intense mais tout était encore vert, sans neige encore à part les flancs du Morgart et du Rombon ; le froid si intense que le lac le plus petit et le plus haut était déjà tout gelé, et l'autre sombre et bleuâtre dans son eau mortelle. Adieu, hiver de la montagne. Il pensait maintenant à cette promenade comme il pensait alors à cette ville, à cette nouvelle vie, à cet exil désiré et pénible. Combien de ces émotions, de ces petites souffrances, de ces courses en tramway, de ces soirées d'inconfort et de solitude qu'il vivait maintenant, combien il les avait pensées et pressenties en ce jour de pèlerinage. Il souffrait exactement comme il avait pensé devoir souffrir. Il avait été prévoyant dans sa douleur. Il ne pouvait se reprocher aucun enthousiasme, aucune légèreté, ainsi les pensées qui arrivaient maintenant à son esprit lui paraissaient une fatalité, et il acceptait avec un amer soulagement ce qui, augmentant le poids de sa peine, allégeait la somme pourtant pesante de ses pressentiments.

Pendant ce temps, le tramway s'était vidé et filait à toute allure dans les rues en pente. La jeune femme s'était assise au fond, comme quelqu'un qui va loin. Le conducteur et le receveur parlaient entre eux à haute voix, en hurlant d'une plate-forme à l'autre. Des portières ouvertes soufflait le vent glacé de la descente, plaisant et féroce.

Une énorme angoisse de solitude s'était emparée d'Emilio. Pourquoi ne pouvait-il pas habiter l'un de ces arrêts où les gens se bousculent pour descendre, comme en liesse ?

Il avait envie de s'approcher de la dame, et de lui demander qu'elle l'emmène avec elle. Peut-être ne l'aurait-elle pas repoussé comme un fou. Ils traverseraient ensemble une rue éteinte et déserte, elle s'arrêterait devant une petite porte éclairée, elle ouvrirait, ils monteraient les escaliers humides, en silence, s'accrochant à la rampe. Et lui serait si embarrassé de porter sa propre existence dans le petit quartier bourgeois où des fleurs sur une table, un portrait, lui donneraient l'envie de fuir.

Tout à coup, la jeune femme sonna et s'élança hors du wagon, qui venait juste de s'arrêter. À l'idée de la perdre, Emilio ne put résister et il descendit, pour la suivre, du tram en marche. La rue longeait un fleuve. Il vit la femme marcher vers le pont et la rejoignit en quelques pas.

Mais, sur le pont, n'osant pas l'arrêter, il fit une pause ; il suivit des yeux le wagon illuminé qui défilait sur la rive, et écouta longuement le tohu-bohu des roues, le tintement monotone et argentin de la cloche qui semblait appeler les gens à sa joie légère, suivi à distance par d'autres bruits plus sombres de tramway en descente, soudainement réveillés, tels les appels réciproques et éperdus des bateaux en mer. La dame marchait maintenant, sur ses talons presque rythmiques, le long d'un trottoir. Emilio la rejoignit à nouveau et marcha presque à côté d'elle en retenant son souffle dans le désir de se jeter à ses pieds. Puis elle s'arrêta, d'un seul coup, devant une porte, et, si son

visage s'offrit, souriant, vers lui, elle fut cependant rapide pour ouvrir, entrer et refermer derrière elle. Puis, en haut, alors qu'Emilio s'éloignait avec une douceur nouvelle, un volet s'entrouvrit, et il comprit que quelque chose était né, avec plus de naturel qu'un rêve. Quelque chose de plus réconfortant et de plus durable, de plus fort, qu'une quelconque aventure.

Table

7	Le nom caché de la communauté par Marie Fabre
15	I. (1932-1939)
59	II. <i>Les hommes et la poussière</i> (1941-1947)
75	III. <i>Le nom, les larmes</i> et autres récits (1939-1946)
153	Origine des textes